OBSERVATIONS GÉNÉRALES *SUR LE SALLON* DE 1783, ET SUR L'ETAT DES ARTS EN FRANCE.

*Par M. L'**** P****



1783.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LE SALLON DE 1783,

Et sur l'État des Arts en France.

Une ſorte de fermentation périodique fait éclore, tous les deux ans, à Paris, une foule d'Ecrits où l'on juge à la fois & nos Arts & Artiſtes. Ceux-ci, depuis long-temps, réclament contre cette eſpèce de jugemens, & ils ne ceſſent d'être étonnés que l'on oſe prononcer ainſi ſur ce qu'on ſe donne ſi peu le temps & la peine de connoître. Mais comment le Public ſeroit-il juſte pour eux ſeuls? Semblable d'ailleurs à ces Maîtres qui enſeignent ce qu'ils ne ſavent pas, & s'inſtruiſent par les réponſes de leurs Elèves, ce Public, chez nous, n'affecte ſouvent la critique que parce qu'il ſent le beſoin d'être éclairé; & c'eſt preſque toujours en faiſant ſemblant de donner des leçons qu'il en demande. Ce moyen d'inſtruction n'eſt pas le meilleur, ſans doute; mais ſi ſon amour-propre doit rejetter tous les autres, il faut le lui laiſſer. Il eſt plus eſſentiel qu'on ne penſe

aux progrès des Arts, chez une Nation, d'établir au milieu d'elle la plus grande étendue poſſible de connoiſſances dans ce genre. Sans cette pureté de goût & cette inviolabilité de principes, qui ſont comme un nouveau ſens qui ne permet guère de méconnoître le vrai beau, & qui ſuppléeroient, chez nous, cet inſtinct du grand qui nous manque, les Artiſtes ſeront toujours obligés de lutter contre les fauſſes idées de leurs Compatriotes; &, à la fin, la ſuperſtition de la coutume, & l'entêtement du mauvais goût, l'emporteront ſur le talent & le courage de bien faire.

Nous ſommes encore bien éloignés de cette époque heureuſe pour les Arts, où les lumieres de tout un Peuple viennent ſe réfléchir ſur leurs productions. Tant que les Artiſtes ne ceſſeront de répéter que ce ſeroit braver le Public s'ils ſuivoient toujours la route du beau & ne s'écartoient jamais des grands principes, on ſongera bien moins à ne point mériter ce reproche qu'à s'en venger; de-là tant de libelles ſe répandant à l'ouverture du Sallon, où, à la place de diſcuſſions honnêtes, on ne trouve que des jugemens vagues, & ſouvent d'odieuſes perſonnalités. Ces obſervations ſont au moins au-deſſus de cette eſpèce de reproche. Si je ne connois pas aſſez les Arts pour ſavoir toujours en apprécier les productions, j'aime trop

les Artiſtes, je les reſpecte trop pour me permettre rien dont ils puiſſent s'offenſer. La vue du Sallon, & celle de quelques monumens publics que l'on vient de voir s'élever dans la Capitale, m'ont fait naître quelques réflexions; j'oſe les écrire, & c'eſt aux gens de l'Art eux-mêmes que je les adreſſe; elles ſont ſans prétention, comme ſans malignité; &, s'il s'en trouvoit une ſeule qui pût leur être utile, je ne rougirai pas de m'être trompé dans tout le reſte.

Je ne ſais quelle fatalité ſemble attachée aux hommages que la Nation a voulu rendre, dans ces derniers temps, à ſes Grands Hommes. Parmi les éloges qui leur ont été conſacrés, il en eſt peu qui ſoient encore lus, & les autres ne le furent jamais. Aujourd'hui on leur élève des ſtatues; &, à l'exception de quelques-unes, de tous les Ouvrages de nos Sculpteurs, ce ſont les plus médiocres. Tout le monde ſe ſouvient des défauts que l'on a reprochés aux ſtatues des derniers Sallons; ils ſont les mêmes, & peut-être encore plus frappans dans celles de cette année. En général les draperies en ſont peſantes; &, à l'exception de celle de LA FONTAINE, elles ont toutes des attitudes auſſi peu naturelles qu'elles ſont peu intéreſſantes. Convenons d'abord que rien n'eſt plus ingrat, pour la Sculpture ſur-tout, que notre

coſtume. Le génie de l'Artiſte doit ſe glacer à la vue des formes bizarres de nos habillemens. Des manchettes, une cravatte, des boucles, des milliers de boutons : le moyen d'ennoblir tous ces détails! La plus belle Nature eſt comme enſevelie ſous cet ajuſtement gothique avec lequel nous nous croyons ſi beaux. Sous la toge des anciens, à travers leur cuiraſſe, nous ſuivons toutes les formes de leur corps; mais qui eſt-ce qui reconnoîtra le plus beau torſe, lorſqu'il ſera enveloppé d'un juſte-au-corps & d'une veſte? Nos culottes ne ſont pas plus propres à accuſer le nud; & dans les bottes de CATINAT & de VAUBAN, les jambes ſublimes de l'*Apollon du Belvedere* ſeroient la même choſe pour les yeux que les deux ceps tortueux ſur leſquels eſt enté le corps d'un bancale. Cependant, l'on pourroit rendre ce coſtume moins lourd & moins chargé; il eſt même ſuſceptible de ſimplicité juſqu'à un certain point. Pourquoi ces plis ſi multipliés? Pourquoi tant de mouvement dans toutes les parties de vos draperies, demanderois-je à nos Artiſtes? Il leur ſera encore plus difficile de répondre, ſi on les interroge ſur le choix des attitudes & le genre d'expreſſions qu'ils ont donné à leurs Perſonnages.

Qui reconnoîtroit MONTESQUIEU dans la ſtatue d'ailleurs bien exécutée de M. *Clodion?* Eſt-ce

ainſi qu'on devoit nous le montrer? Toutes les fois que l'on ſe repréſente ce Grand Homme méditant ſur l'*Eſprit des Loix*, on ne peut s'empêcher de le voir de bout, promenant ſes regards ſur toute la ſurface du globe, réfléchiſſant à la fois ſur les productions, la température de tous les climats, le caractere de toutes les Nations, & trouvant dans la combinaiſon de ces différentes cauſes l'origine de toutes les inſtitutions humaines. Ici, aſſis ſur un vaſte & beau fauteuil, enveloppé d'une immenſe draperie qui couvre des bras difformes par leur groſſeur & des jambes peut-être trop courtes, ſon air de tête indécis, ſon attitude compoſée, n'annonce ni la profondeur de ſes méditations, ni le caractere de ſon ame; & à la vue de ſa plume, de ſes papiers, de ſa table, l'on ſe figure tout au plus un Magiſtrat s'occupant d'un procès à ſon rapport, ou ſe préparant à prononcer ſur un champ.

La critique s'exerça beaucoup, il y a deux ans, ſur le *Voltaire* de M. Houdon, & elle fut quelquefois juſte. On auroit voulu le voir dans un âge moins avancé, & dans les belles années de ſon génie. On étoit fâché que l'Artiſte n'eût point ſubſtitué à cet air railleur, à cette eſpèce de ricanement qu'il a mis ſur ſes lèvres, & qui ne peint qu'une partie de ſon eſprit, une ſorte d'inſpiration

dans tous ſes traits qui rappelleroit plus particu-liérement le Grand Poëte. Enfin, cette ſtatue eſt aſſiſe comme celle de *Monteſquieu*, & on blâma auſſi cette attitude; mais elle étoit preſque néceſſitée par l'âge que l'on avoit donné à *Voltaire*; & c'étoit en quelque maniere reprocher deux fois la même choſe à M. *Houdon*. D'ailleurs, quelle beauté d'exécution dans ſon ouvrage! Comme les extrêmités en ſont bien traitées, & la draperie largement jettée! Ce Sculpteur s'étoit bien gardé, de même que M. Pajou, dans ſon ſuperbe *Paſcal*, de faire croiſer les jambes à ſa ſtatue, & de lui mettre un genou ſur l'autre, comme on a fait à *Monteſquieu*. Outre ce que cette attitude a de roide & de forcé, elle exclut toute dignité; & il n'y avoit peut-être qu'un Peintre François du milieu de ce ſiécle (1) qui pût repréſenter ainſi un *Jupiter Olympien*, la foudre à la main.

Catinat trace, avec ſon épée, un plan d'attaque ſur le ſable. Ne pouvoit-on pas le faire courber moins ſenſiblement? Cette attitude eſt déſagréable à l'œil; auſſi les Anciens l'éviterent-ils ſoigneuſement; & de toutes leurs ſtatues, excepté celles de leurs Gladiateurs & de leurs Diſcoboles,

---

(1) Un Tableau de *Chriſtophe*, dans la nef de l'Egliſe de Saint-Germain-des-Prés.

il n'en eſt pas une qui ne ſoit perpendiculaire ſur ſa plinthe. L'on met dans la main de *Catinat* un énorme plan des plaines de *Marſaille*. Rien n'eſt d'un plus mauvais effet ; & d'ailleurs, il n'eſt pas ſûr qu'il nous rappelle l'époque la plus brillante de ſa carrière militaire. Pourquoi faut-il, quand on repréſente un Héros qui n'a jamais ceſſé d'être utile à ſon Pays, aller choiſir un ſeul inſtant de ſa vie ? Il ſuffiroit de graver ſon nom ſur la plinthe de ſa ſtatue ; on ſe rappellera aſſez, en le voyant, tout ce qu'il a fait pour ſes Concitoyens ; & l'on voudroit ne nous faire ſouvenir que d'une ſeule action, comme s'il n'avoit été Grand qu'un tel jour & à telle heure.

Les Peintres du douzième ſiécle faiſoient ſortir de la bouche de leurs Perſonnages des rouleaux où étoient écrits leurs noms, ou quelques mots qui ſervoient à les faire diſtinguer, & à indiquer le ſujet du tableau. Cet uſage ne me paroît guère plus ridicule que celui où ſont aujourd'hui nos Sculpteurs d'environner leurs ſtatues d'un millier d'attributs. Des tas de bombes, des canons, des plans de fortifications ſont autour de *Vauban*. A côté de Sully, l'on a mis un énorme mortier, comme s'il importoit à ſa gloire qu'on ſe ſouvînt qu'il a été Grand-Maître d'Artillerie. Aux pieds de *Deſcartes*, ce ſont des compas &

un rapporteur, inſtrumens qui conviennent au moins autant à un Maître Mâçon, qu'au Grand Homme qui appliqua l'Algèbre à la Géométrie. L'abus a été au point de mettre entre les jambes de *Tourville* le vaiſſeau de cent dix pièces de canon qu'il commandoit à la bataille de *La Hogue*. Avec infiniment moins de talent que n'en ont nos Sculpteurs, on pouvoit ſentir que ces acceſſoires, abſurdes en eux-mêmes, bien loin de coucourir à l'effet général de leurs ſtatues, le détruiſent, & qu'ils font ſuppoſer en eux l'impuiſſance de caractériſer un Grand Homme par la beauté des formes & l'expreſſion de ſa tête.

La Fontaine eſt celui des quatre modèles expoſés cette année qui a réuni le plus de ſuffrages. La cauſe de cette préférence eſt ſenſible; c'eſt que le Sculpteur a ſu faire paſſer ſur ſon viſage la phyſionomie de ſon ame, & que l'abandon de la compoſition dans ce grand Poëte eſt parfaitement exprimé. Je ne répéterai point ce qu'on a dit du *Molière* & du *Vauban*; il ſuffira à M. *Caffieri* & à M. *Bridan* de l'avoir entendu une ſeule fois; & vraiſemblablement, avant d'exécuter leurs ſtatues en marbre, ils réfléchiront ſur les obſervations que le public a faites ſur les modèles. L'on doit penſer la même choſe de M. *de Joux* au ſujet de ſon *Achille*. Outre

ce que cette figure a de pesant & de vicieux dans ses proportions, son action a je ne sais quoi d'outré & de théatral, qui lui donne plutôt l'air d'un Capitan de comédie, que d'un véritable héros. Au reste, ce défaut qui a été plus ou moins sensible dans toutes les statues exposées à nos Sallons, à l'exception peut-être de celles de M. *Pajou*, est plutôt celui de notre école, que d'aucun de nos Artistes en particulier. *Bouchardon* disoit qu'il n'alloit pas au spectacle, *parce qu'il ne vouloit point se gâter les yeux.* Ce mot de celui de nos Sculpteurs, dont le goût se conserva toujours le plus pur, devroit être une leçon pour nos Artistes. Trop souvent, il semble qu'ils ont été chercher leurs modèles aux théatres, où d'après un usage que l'on tâchera en vain de justifier, & auquel l'enthousiasme qu'excitent toujours en nous nos chefs-d'œuvres dramatiques nous empêchent de faire attention : nos Comédiens portent toutes les parties de leur jeu au-delà de ce que l'optique du théatre permet d'exagération. Sans doute, ils ne doivent rien affecter de bas ni de trivial ; mais d'après ce principe, que la vraie grandeur est toujours près de la simplicité, pourquoi dans l'Acteur qui représente un héros, ne verrons-nous jamais qu'une sorte de regards farouches ou dédaigneux, des gestes forcés & des mouvemens

convulſifs, dont les hommes d'aucun ſiecle ni d'aucun pays, ne fourniront jamais le modèle.

C'eſt ainſi que tout tend à agrandir ou à corrompre l'imagination de l'Artiſte. Ses idées vont ſe mouler, pour ainſi dire, ſur tout ce qui l'entoure ; & ſon éducation eſt entre les mains de tous ſes compatriotes. Qu'il juge, d'après cela, du ſoin qu'il doit apporter à ſe garantir de l'impreſſion de certains objets extérieurs, & à ne mettre ſous ſes yeux que ceux qui, fréquemment obſervés, peuvent laiſſer dans ſon ame l'empreinte du beau. Telles ſeroient principalement les ſtatues antiques ; mais malheureuſement nous en avons trop peu en France. Le goût des choſes frivoles & la ſucceſſion rapide de nos petites modes, n'ont pas encore permis à nos riches amateurs de ſonger à ces galeries d'antiques que l'on voit par-tout ailleurs en Europe, & ſur-tout en Angleterre, où de ſimples particuliers poſſedent en ce genre des richeſſes que des Rois pourroient leur envier.

Cinq ou ſix cent mille perſonnes vont tous les deux ans jouir du ſpectacle du Sallon. Chacune a le droit d'y critiquer les Artiſtes ; chacune met les éloges qu'elle leur donne au nombre des plus beaux titres de leur gloire ; & très-peu ſûrement ont penſé, une ſeule fois, au ſacrifice que les

bons Peintres font à la curiosité du public, en exposant ainsi leurs Ouvrages. Les inconvéniens qui résultent de cet entassement de tableaux dans un même lieu, ne sauroient être plus sensibles. La variété des sujets & des *faires*, celle des genres, l'éclat des bordures, le bruit de la multitude, tout cela émousse les sens, & jette l'esprit dans une sorte d'étourdissement qui ne permet guere de se rendre compte de ce qu'on voit: cependant c'est d'après ces sensations tumultueuses & avortées que l'on prononce; & ces jugemens recueillis par la foule, deviennent la source des louanges & des critiques exagérées, toutes deux également funestes aux progrès des Arts. Les moyens de remédier à cela paroissent aisés. Au lieu d'une exposition générale & limitée à quelques jours seulement, que l'Académie fasse une suite d'expositions particulieres à la suite les unes des autres. Les peintures étant en petit nombre, &, en quelque maniere, assorties, relativement aux sujets & aux genres, les yeux iront se fixer tranquillement sur chacune; & on ne sera plus choqué de cet arrangement disparate, qui nous présente le *genre* à côté de l'histoire, des paysages confondus avec des portraits & de l'ensemble du Sallon, forme comme une sorte d'*anamorphose*, ou un de ces jeux de l'optique qui ne présentent sur une grande surface que des projections in-

formes, devant lesquelles on va chercher, en tâtonant, un point d'où l'œil puisse découvrir enfin une figure réguliere.

Les anciens qui avoient profondément réfléchi sur tout ce qui est du ressort de l'imagination, & qui savoient comment les sensations se renforcent & se détruisent les unes par les autres, n'auroient pas imaginé, pour faire connoître les différentes productions de leurs Arts, de les mêler, de les confondre & de les montrer ainsi à toutes les heures du jour, sans que rien eût préparé l'âme ni la vue à ce genre de spectacle. Je ne me souviens plus quel Peintre célebre de la Grece avoit représenté un Héros combattant; il s'agissoit de l'exposer à la vue du peuple. Que fait-il? Il le couvre d'un voile; une symphonie guerriere se fait entendre derriere le tableau, & tout-à-coup le voile est levé. L'imagination des Spectateurs, transportée déja au milieu des combats, croit voir alors la figure du guerrier qui s'élance de rang en rang, & porte par-tout la mort. Je ne propose point à nos Artistes ces moyens de faire valoir leurs Ouvrages; ils sont trop loin de nos mœurs; & infailliblement, le ridicule seroit la récompense de quiconque voudroit les employer. Mais pourquoi ne pas se servir de ceux qui sont à leur portée? Pourquoi continueroient-

ils d'expoſer leurs Ouvrages dans un Sallon immenſe où le grand jour venant de toute part, les ombres des tableaux ſont renverſées, le clair-obſcur effacé, les oppoſitions de lumiere détruites, & par conſéquent, & l'harmonie & l'illuſion nulles. Dans la ſuppoſition des petites expoſitions qui ſe feroient dans des pieces beaucoup moins grandes, les Peintres pourroient graduer leur jour, & le proportionner au ſujet de leurs compoſitions. Ils ne peuvent ignorer qu'un accident de lumiere détruit un effet qu'un autre auroit fait reſſortir, & qu'il eſt des tableaux qu'il faudroit ne voir jamais que le matin, d'autres à midi, d'autres enfin au coucher du ſoleil, non-ſeulement parce qu'ils ont beſoin d'être éclairés différemment, mais encore par rapport à la ſuite de nos occupations qui, dans la même journée, vont changeant, & modifiant notre âme, à meſure qu'elles ſe ſuccedent les unes aux autres.

Il n'y a que trop de tableaux au Sallon, qui pourroient ſervir à prouver que peu ſont dans leur vrai jour, & qu'en général, ils ſe nuiſent les uns aux autres. Je ne citerai que celui de M. *Vien.* La compoſition en eſt ſavante, le deſſin pur, le coloris d'une grande vérité. D'où vient que tout cela ſe fait à peine ſentir, & que le véritable Connoiſſeur lui-même, ne l'apperçoit

pas au premier coup d'œil? C'eſt que les couleurs crues & tranchantes des deux grands tableaux voiſins viennent ſe réfléchir ſur celui de M. *Vien*, & détruiſent tous ſes effets.

Au reſte, ce tableau conſidéré en lui-même, & indépendamment de ce qu'il perd au Sallon, n'eſt pas au-deſſus de la critique. La tête d'Hécube n'eſt pas aſſez noble, ſon action a quelque choſe de trop vague ; & Priam qui part accablé de douleur pour aller ſe jetter aux pieds du meurtrier de ſon fils, paroît avoir ici la fierté d'un vieux Général qui marche contre l'ennemi. Preſque toujours les grands Peintres, lorſque l'architecture n'a été qu'acceſſoire dans leurs tableaux, l'ont préſentée ſous des points de vue obliques & comme de profil. Par-là, ils ont agrandi le champ de leurs compoſitions, & ils ne ſe ſont point expoſés à ne pas donner aſſez de profondeur à leur ſcène. M. *Vien*, non-ſeulement a préſenté ſon architecture de face ; mais en l'avançant encore ſur un des premiers plans du tableau, il s'eſt laiſſé à peine l'eſpace néceſſaire pour le lieu de l'action, & a rendu d'autant plus ſenſible le caractere de cette architecture, qui, en elle-même, eſt petite, & n'eſt point d'ailleurs celle des ſiécles héroïques de la Grèce.

Quelques perſonnes ont prétendu que le ſujet

du tableau de M. *de la Grenée* l'aîné ne ſe préſentoit pas aſſez clairement; & cela ſe peut pour qui ne connoît pas l'Hiſtoire, & ne lit point l'explication qu'on en a donnée. Mais ce ſujet rappelle un fait curieux; il prête aux grands effets de la Peinture : en falloit-il davantage pour le choiſir? Une critique beaucoup mieux fondée feroit celle qui attaqueroit la compoſition; elle eſt trop éparpillée; les différens grouppes ne ſe lient pas aſſez enſemble, & le principal eſt preſque caché par le bûcher, dont la place n'étoit point ſur le premier plan. D'après les préjugés de ſon Pays, la veuve Indienne qui va ſe brûler ſur le corps de ſon mari, devroit être glorieuſe de ce dévouement; & elle ne le paroît point; ſon frere devroit être fier de la préférence que ſa ſœur vient d'obtenir ſur ſa rivale, il ne le paroît pas non plus: &, à ces fautes contre l'expreſſion, il faut ajouter un ciel mal compoſé. Mais l'on convient généralement que ce tableau eſt beaucoup mieux colorié que ceux que l'on connoiſſoit de M. de la Grenée l'aîné; & l'on ne ſauroit trop louer le groupe de femmes qui eſt vers la gauche.

Perſonne ne paroît travailler davantage que M. de la Grenée le jeune. On le voit s'exercer dans preſque tous les genres, & il porte dans chacun cette facilité de ſtyle qui, ſi elle ne ſuffit point

pour faire les Grands Peintres, fait toujours les Peintres aimables. Celui de ses tableaux qui a fixé le plus l'attention, est l'*Allégorie relative à l'établissement du Musæum.* Les incorrections y sont nombreuses; la figure de l'Immortalité, & sur-tout celle du petit Génie, qui est devant le portrait de *M. le Comte d'Angeviller*, sont plus que foiblement dessinées; mais ce qui dépare le plus cette jolie composition, ce sont ces petits Génies, à qui l'on fait porter des grands tableaux. L'idée d'un travail pénible s'accorde mal avec les formes enfantines & la foiblesse de ces petits êtres; mais l'on est convenu, chez nous, de les faire servir à tout, dans ce qu'on appelle Allégorie; & rien n'est plus ordinaire que de les voir le maillet à la main, travaillant des blocs de marbre, ou se fatigant dans un laboratoire, au milieu des fourneaux, selon qu'on veut leur faire représenter la Sculpture ou la Chymie. Assurément, ni le *Flamand* ni le *Dominiquin* n'auroient point employé ainsi leurs enfans; ceux de nos Artistes, il est vrai, sont infiniment moins beaux & moins délicats; mais il n'en est pas moins ridicule de leur faire jouer des rôles aussi peu convenables à leur âge & à la dignité que nous leur supposons, comme Génies.

Rien ne fut plus vanté, il y a deux ans, que le *Léonard de Vinci mourant entre les bras de Fran-*

çois

çois Premier. Les deux tableaux que M. *Ménageot* a présentés cette année, n'ont pas fait, à beaucoup près, la même ſenſation. Eſt-ce ſa faute ou celle du Public, qui peut-être veut lui faire payer l'excès d'admiration qu'il lui accorda au dernier Sallon ? Quoi qu'il en ſoit, il eſt ſûr qu'on ne paroît pas rendre à ſon *Aſtyanax arraché des bras d'Andromaque par ordre d'Uliſſe*, toute la juſtice qu'il mérite. Ce tableau a ſes défauts ſans doute, mais il a auſſi des beautés qui les compenſent; & la plus grande différence que toute perſonne qui n'eſt point prévenue lui trouvera avec *la mort de Vinci*, eſt celle du ſujet. Pour le tableau allégorique ſur la Naiſſance du Dauphin, ordonné par la Ville de Paris, ſi l'on conſidère la difficulté de cette eſpèce de ſujet, il faut convenir qu'il étoit impoſſible de le traiter avec plus de grandeur & plus de nobleſſe que n'a fait M. *Ménageot*. Il a habilement ſaiſi tout ce qui pouvoit contribuer à y jetter de l'intérêt & de la poéſie; & à ceux qui critiqueroient la partie de l'exécution, principalement dans le groupe du Corps-de-Ville, où le deſſin eſt un peu négligé, l'on ne répondra qu'en leur montrant ce beau coin du tableau, repréſentant une foule de peuple qui rend grace au ciel de la Naiſſance du Dauphin.

Il eſt poſſible de trouver quelque choſe à louer dans *la mort de Virginie, par M. Brenet*; mais

ce n'eſt point la compoſition : elle ne ſauroit être plus vicieuſe, & l'on pourroit citer ce tableau comme un exemple frappant de ce ſtyle théatral dont j'ai déjà parlé. L'air, l'action exagérée de tous ſes perſonnages, une ſuivante, eſpèce de Soubrette en Peinture, qui, au lieu d'arracher Virginie des bras de ſon pere, attend tranquillement qu'elle ſoit poignardée, & ne ſe tient derriere elle que pour la relever à l'inſtant où elle tombera: tout cela repréſente parfaitement une de nos ſcènes tragiques. Il ſemble que M. Brenet, ainſi que quelques autres Artiſtes, s'étudie à prendre nos Comédiens ſur le fait, comme d'autres cherchent à y prendre la Nature.

M. *David*, dans ſon tableau des *Regrets d'Andromaque ſur le corps d'Hector*, ſemble n'avoir point tenu tout ce qu'il avoit promis au dernier Sallon. L'on voit, dans ce tableau, un grand goût de deſſin, & une fermeté d'exécution qui annoncent le talent le plus décidé; mais il manque à cela un coloris; & M. David ne montre pas qu'il ait fait des progrès ſenſibles dans cette partie de la Peinture, depuis deux ans. Il s'eſt trop ſouvenu que le corps d'Hector a été traîné, par ſon Vainqueur, autour des murs de Troye, & il en a fait preſque le Cadavre d'un ſupplicié. Il eſt au moins douteux que le coſtume d'*Andromaque* ſoit celui d'une Phrygiene de ſon temps; mais il

ne l'eſt point du tout qu'il n'y ait de la maniere dans le jet de ſa draperie. L'attitude, le caractère de tête, l'expreſſion de douleur de cette Princeſſe rappelle un peu trop quelques *Magdeleines* du *Guide*, ou de ſon école; & il ſemble que M. *David* ait cherché à répandre ſur cette figure cette grace qui n'a été véritablement ſaiſie que par un très-petit nombre de Peintres, qui, chez les autres, a preſque toujours dégénéré en afféterie, & que l'on pourroit, en quelque ſorte, appeller la fragilité de l'Art.

Le deſſin d'une friſe, dans le genre antique de ce même Peintre, lui fait infiniment d'honneur, & prouve l'étude qu'il a faite des bas-reliefs antiques & des friſes du *Polydore*, à Rome. S'il eſt vrai, comme on l'aſſure, que M. *David*, non content du ſéjour qu'il a fait dans cette Capitale des Arts, ſe propoſe d'y repaſſer pour y faire de nouvelles études, ſon exemple ſera digne d'être cité à ceux de nos jeunes Artiſtes, qui, jugeant l'Italie d'après les relations inutilement volumineuſes de quelques Voyageurs qui n'ont eu ni le temps, ni le déſir, ni rien de ce qu'il falloit pour la connoître, ſe perſuadent ſi aiſément qu'ils peuvent ſe paſſer de ce voyage. De même que le ciel de l'Italie étouffe ſouvent les germes de maladies contractées dans d'autres climats : il ſeroit peut-être

néceſſaire aux Artiſtes d'y aller de temps en temps pour renouveller cette ſenſibilité exquiſe & cette fineſſe de goût qui s'épuiſent & s'uſent ſi vîte dans certains Pays. Les Anglois ont appellé très-énergiquement l'Italie une *terre claſſique pour les Arts :* mais ce qu'on a dit il y a long-temps en Angleterre, il y a encore plus long-temps qu'on le penſe en France. Lorſque Louis XIV fondoit ſon Académie à Rome; lorſqu'au lieu de Brigants ſous le nom de Pélerins, au lieu de cette multitude de Prêtres qui alloient mendier & cabaler contre eur Patrie aux portes du Vatican, il peuploit cette Capitale d'Artiſtes François : n'étoit-ce pas par une ſorte d'inſtinct qui lui faiſoit ſentir l'influence de ce climat ſur les Arts. L'on ne ceſſe de citer *Jouvenet* & *le Sueur*, qui ne connurent point l'Italie; mais leurs Maîtres l'avoient connue, & eux-mêmes ils avoient toujours eu ſous les yeux des chefs-d'œuvres de ſes Ecoles. D'ailleurs, qui oſera aſſurer que le génie de ces Grands Peintres ne ſe feroit pas développé avec plus de force ſous le ciel de Rome qu'au milieu des brouillards de la Seine? Et qui ſait ce qu'auroient été *Raphaël* & *Michel-Ange* eux-mêmes, à la Cour de quelque *Médicis* du Nord ?

Tous les Connoiſſeurs s'empreſſeront de féliciter M. *Vincent* ſur ſon tableau du *Paralytique guéri à la Piſcine.* L'Architecture qui lui ſert de fond

en eſt peſante, le ton du ciel eſt trop gris, l'Ange peu correctement deſſiné & pas aſſez aérien; enfin, le Paralytique eſt, pour me ſervir de l'expreſſion des Artiſtes, abſolument peint de bois : mais des beautés du premier ordre, & en bien plus grand nombre que ces défauts, les laiſſent à peine appercevoir. La figure du Seigneur eſt admirable; & le groupe qui eſt derriere lui, ſera mis peut-être, par quelques perſonnes, au-deſſus de tout ce qui a été expoſé au Sallon.

On concevra difficilement comment le même Artiſte qui a fait ce tableau, a pu ſe réſoudre à traiter un ſujet auſſi vague, auſſi peu pittoreſque que celui d'*Achille combattant les fleuves du Xante & du Simoïs*. D'après ce principe général & trop peu approfondi, que la Peinture & la Poéſie ſont réciproquement ſemblables l'une à l'autre, nos Peintres ſe preſſent de reproduire, par le pinceau, tout ce qui les frappe dans la lecture des Poëtes; & ils ne font pas aſſez attention que, malgré les rapports des deux Arts, & l'analogie qui rapproche même leurs moyens, en apparence, ſi oppoſés : chacun a ſes beautés propres, & qui ne ſauroient paſſer de l'un à l'autre. Cette différence ne ſauroit être ſaiſie avec plus de fineſſe & préſentée avec plus de clarté que dans le paſſage ſuivant. — « *La Poéſie a ſur la*

Peinture, l'avantage de parler à l'imagination, ſans avoir beſoin de s'adreſſer aux yeux ; ſouvent même, ſes images ſont d'autant plus belles & plus ſublimes, qu'elles lui appartiennent excluſivement ; en ſorte que les autres Arts tenteroient inutilement de s'en ſaiſir. Ainſi la diſcorde portant ſa tête juſqu'aux cieux, pendant que ſes pieds foulent la terre : la célérité de la marche de Junon comparée à la rapidité de la penſée : Camille courant ſur la pointe des épis ſans les courber : Atalante ne laiſſant pas même l'empreinte de ſes pas ſur le ſable, forment autant de tableaux auſſi poétiques qu'ils ſont peu pittoreſques. Ces ſortes d'images, qui font tant d'honneur au Poëte, déshonoreroient le Sculpteur & le Peintre qui entreprendroient de les reproduire ; & la raiſon en eſt ſimple. Ce qui s'offre à l'imagination ſeule, nous laiſſe la liberté de n'en enviſager que les côtés vrais ou vraiſemblables, & de faire abſtraction de tous les autres. Mais ſi l'objet eſt mis ſous les yeux, les abſtractions ne ſont plus poſſibles ; on ne ſauroit ne pas voir ce que l'on voit. Cependant ces beautés, tellement propres de la Poéſie, qu'ainſi que nous venons de le dire, elles ne peuvent appartenir qu'à la Poéſie ſeule, deviennent extrêmement utiles aux autres Arts. Elles réveillent, elles excitent le génie de l'Artiſte, qui cherche à s'élever au-deſſus de la Nature commune, perfectionne les moyens

que ſon art le met dans la néceſſité d'employer, & s'applique à donner à ſes Ouvrages un caractère qui réponde à celui dont il ne s'eſt fait une idée que d'après le Poëte. »

Ce paſſage eſt tiré d'un Ouvrage nouveau, (1) & véritablement intéreſſant pour les Artiſtes, où un Académicien, connu par ſon imagination brillante & l'étude qu'il a faite des beaux Arts, en a développé les principes & préſenté tous les grands effets, avec cet enthouſiaſme qui caractèriſe toutes ſes productions. C'eſt ainſi, pour le dire en paſſant, que les gens de Lettres devroient toujours parler des beaux Arts. Les admirer, prouver qu'ils les ſentent, voilà par quels moyens ils ſauront les rendre chers aux Peuples & aux Souverains; & ils ne doivent en parler que pour cela. Malheureuſement il leur manque ce qui fut ſi commun parmi les Anciens : cette ſurabondance de génie & de ſenſibilité qui ſe répand ſur tous les Arts, embraſſe toutes leurs richeſſes, les confond, les applique, les tranſporte à ſon

(1) Cet Ouvrage eſt la *deſcription des pierres gravées de M. le Duc d'Orléans*, par MM. les Abbés de *la Chau* & *le Blond*, à qui M. l'*Abbé Arnaud*, à qui appartient l'Obſervation que je viens de citer, a fourni tout ce que cet Ouvrage renferme de réflexions & de vues ſur les Arts, ainſi qu'un grand nombre d'explications ſavantes & abſolument neuves.

gré, & ſait ainſi les embellir & les féconder les uns par les autres. (1) L'on a beaucoup parlé & l'on cite beaucoup encore l'Ouvrage de l'Abbé *Du Bos.* Il eſt, en général, ſage & bien raiſonné? Il ſe fait lire avec plaiſir, mais ſans tranſport. C'eſt une théorie peu animée, ce ſont des principes généraux & de ces obſervations qu'il étoit difficile qu'on n'eût faites avant lui, & qui n'échapperont pas à un homme bien organiſé qui voudra

---

(1) Nos Littérateurs ne communiquent pas aſſez avec nos Artiſtes; & les Tableaux de ceux-ci, comme les Livres des autres, s'en reſſentent ſouvent. Dans l'antiquité, ils ne ceſſoient de s'éclairer les uns par les autres; & juſqu'à préſent il en a été de même en Italie. *Le Politien*, *Caſtiglione*, le Cardinal *Bembo*, Léon X lui-même, aidoient *Raphaël* dans ſes compoſitions, & apprenoient de lui à ſe connoître en Peinture. *Annibal Carrache*, outre ſon Frere, avoit pluſieurs ſavans Prélats de Rome, lorſqu'il peignoit la Galerie Farneſe. *Annibal Caro* s'étoit attaché aux *Zucchari;* & l'enthouſiaſme pour les Arts & les Artiſtes étoit alors au point que *l'Aretin*, qui ne reſpectoit rien dans ſon ſiécle, écrivoit à *Michel-Ange : Certo che aprezzarei due de' voſtri ſegni di carbone piu che quante coppe è catene mi preſentò, mai queſto principe è quello.*

Le *Berni*, ce Scarron de l'Italie, entraîné au-delà de ſes idées & de ſon ſtyle à la vue des Ouvrages de ce même *Michel-Ange*, s'écrioit :

Michiel' Agnol Bonarroti
Che quando io'l veggio mi vien fantaſia
D'ardergli incenſo, è attacargli i voti.

ſe rendre compte de ſes ſenſations. *Du Bos*, en un mot, avoit plus médité que ſenti. L'on aſſure qu'il n'eut jamais de tableaux; j'oſerois ajouter qu'il n'inſpira jamais à perſonne le déſir d'en acheter. Les *Felibien* & *de Piles* étoient véritablement connoiſſeurs. La *balance des Peintres* de ce dernier, quoique non pas toujours exacte, ſuppoſe une connoiſſance approfondie de toutes les Ecoles & du *faire* de tous les Maîtres connus. Mais quelle diffuſion ! Point de méthode; ſouvent pas aſſez de clarté; & jamais ce langage inſpirateur, dont la chaleur ſe communique toujours à l'Artiſte & lui inſpire ſouvent l'idée de ſes chefs-d'œuvres. Les Anciens, lorſqu'ils parloient des Arts, imitoient leurs procédés; ils peignoient, & alloient à l'âme par les ſens. Qu'importe qu'ils n'aient pas toujours aſſez détaillé ce qui concerne la pratique, & que leur trop de préciſion à cet égard, ait fait mettre en doute par quelques-uns, ſi les Peintres des ſiecles d'*Alexandre* & de *Periclès*, ſe ſervoient de plus de quatre couleurs? S'ils n'ont pas toujours dit comment faiſoient leurs Artiſtes, ils n'ont jamais oublié de dire ce qu'ils faiſoient; & leurs deſcriptions ſont comme autant de belles copies qui, plus ſûrement peut-être que nos gravures, tranſmettront à la derniere poſtérité la mémoire des productions de leurs Arts.

Parmi les Peintres d'hiſtoire nouvellement agréés, aucun n'a juſtifié le choix de l'Académie d'une maniere auſſi brillante que M. *Renaud.* Je ne parlerai point de ſon *Perſée délivrant Andromède*, ni de ſon *Aurore & Céphale*, ni de différentes eſquiſſes qu'on voit de lui au Sallon; il eſt injuſte de citer les tableaux médiocres d'un Artiſte, quand on en a de véritablement beaux ſous les yeux; & tel eſt celui de l'*Éducation d'Achille.* Le Centaure eſt digne de l'antique; on a trouvé que dans l'Achille, prêt à lancer ſa flêche, les jambes ſont un peu trop écartées, ce qui fait paroître celle de derriere un peu foible; mais d'ailleurs, ces jambes, la tête, le torſe, tout eſt deſſiné de caractère, & peint avec une vigueur, dont des Maîtres, moins jeunes & beaucoup plus connus que M. Renaud, auroient raiſon de ſe faire honneur.

Il eſt une infinité d'autres tableaux d'hiſtoire dont je me diſpenſerai de parler. Tout le monde les a déja jugés; & il y auroit autant d'imprudence à ne pas en penſer ce qu'en penſe tout le monde, que de méchanceté à le répéter (1).

---

(1) Parmi ces Tableaux en quelque ſorte proſcrits, & qu'on a cherché en vain de mettre comme hors de la portée de la vue, il faut croire qu'il en eſt qui gagneroient à être

Parmi les autres tableaux, l'on diſtingue d'abord ceux de M. *Vernet*. On lui a reproché, il y a long-temps, de ne plus aſſez varier ſes ſites; l'on a dit qu'on ne voyoit plus que rarement dans ſes tableaux ces effets piquans, cette vagueſſe de lumiere, cette vérité de couleurs locales, & cet Art, que perſonne ne poſſéda mieux que lui d'accorder ſes figures avec ſes fonds; & il faut avouer que les deux payſages expoſés cette année, confirment en partie cette critique. Mais ce qui fait la gloire de M. *Vernet*, & un honneur que bien peu de Peintres partageront avec lui, c'eſt qu'on ne peut l'oppoſer qu'à lui-même, & qu'on ne ſauroit trouver des défauts dans les tableaux qu'il fait aujourd'hui, qu'en les comparant aux ſuperbes & nombreuſes compoſitions qui ſont ſorties des mains de ce célèbre Artiſte.

Les payſages de M. *Hue*, & ſur-tout ſon Orage, ſoutiennent la réputation qu'il s'eſt déja faite; & la diſtance paroît immenſe entre lui & ſes rivaux M. *de Marne* & M. *Nivard*. Cependant l'on regrette, à la vue des compoſitions de M. *Hue*, ces beaux Cieux & cette Nature, fiere & pitto-

---

vus de moins loin. Il eſt toujours plus d'un exemple de la pécipitation avec laquelle on juge au Sallon; & quelqu'un de ces Tableaux pourroit bien en être la preuve cette année.

refque que copierent *le Lorrain*, le *Guafpre*, & qui font le charme de ces beaux payfages que peignent encore aujourd'hui à Rome M. *Moore*, Artifte Anglois, M. *Tierce*, François.

On reconnoît toujours M. *Robert* à cette fécondité d'idées & cette facilité d'exécution qui caractérifent tous fes Ouvrages. Mais les tableaux qu'il a préfentés cette année, ne font pas tous également dignes de lui. Il n'a point tiré d'affez grands effets de fon *intérieur d'un Attelier à Rome*, fujet vraiment pittorefque. Ses *ruines d'un Temple à Athènes*, font trop chargées de figures; & l'on trouvera infailliblement à redire au ton de couleur de fon *Arc de Titus éclairé par le foleil couchant*. Mais il eft abfolument lui-même dans fon *Pont antique*; ce tableau eft du plus bel effet.

M. *Cleriffeau* n'a point cette magie de couleur que poffede, à un fi haut degré, M. *Robert*; mais quelle fineffe & quelle précifion de détails dans les tableaux d'Architecture de ce favant Artifte !

L'illufion ne fauroit être portée plus loin que dans les tableaux de M. *Sauvage* & dans ceux de M. *Van-Spaendonck*. Les bas-reliefs du premier, imitant la terre cuite & le bronze, font d'une vérité frappante; & il n'y a que la Nature au-

deſſus des fleurs de M. *Van-Spaendonck*, dont les Ouvrages ſont déjà mis à côté de ceux de *Van-Huiſum* & de *Seghers*.

Ce ſera une ſingularité remarquable dans l'hiſtoire de l'Académie, d'avoir poſſédé à la fois trois femmes, dont les Ouvrages expoſés au Sallon ſe ſont trouvés tous au-deſſus de cette indulgence que le public n'eût été que trop diſpoſé à leur accorder, s'ils en avoient eu beſoin. Madame *Vallayer-Coſter* étoit connue au Sallon depuis quelques années. Il auroit ſuffi du portrait de M. *Pajou*, pour y annoncer, de la maniere la plus avantageuſe, Madame Guiard ; & quand le public n'auroit pas eu ſous les yeux *la Paix ramenant l'Abondance*, & *Venus liant les aîles de l'Amour*, par Madame *le Brun* : l'honneur d'avoir fait les portraits de la *Reine*, de *Monſieur*, de *Madame*, & celui d'avoir déjà un de ſes tableaux gravés par Bartolozzi, prouveroient aſſez le talent de cette nouvelle Académicienne.

En général, d'après la vue du Sallon & avec quelque ſévérité qu'on veuille le juger, il eſt impoſſible de ne point s'appercevoir que l'Ecole françoiſe touche au moment de la plus heureuſe révolution. Les efforts de nos jeunes Peintres pour ſe rapprocher du ſtyle des grands Maîtres,

la ſageſſe de leurs compoſitions, le ton de leur coloris, tout cela ſemble promettre à la France des Artiſtes dignes d'elle. Pendant trop long-temps les petits genres avoient été preſque les ſeuls cultivés chez nous. Egarés par la charlatanerie des Marchands, & le goût dépravé de quelques prétendus Amateurs, nous dédaignions la grande machine de l'Art; & de même qu'on nous a vus dans un inſtant de délire oublier Racine & Corneille, & courir à la Foire applaudir aux *Jeannots* & aux *Pointus*; l'on jettoit à peine un regard ſur les plus belles compoſitions de *Pouſſin*, de *le Sueur*; & l'on ne rougiſſoit pas d'épuiſer en quelque ſorte ſon admiration ſur une ſcène de cabaret & une bambochade flamande. Les tableaux d'hiſtoire ordonnés depuis quelques années pour le Roi, nous ramenent au goût du beau, & ſauront le fixer parmi nous. Tel fut toujours l'effet des grands encouragemens; c'eſt par eux que les Arts renaiſſent & s'élevent à ce degré où ils peuvent illuſtrer une Nation. Juſqu'au milieu du dernier ſiecle, malgré l'exemple de l'Italie, malgré les honneurs que l'on avoit vu accorder au *Vinci* & au *Primatice*, les Vitriers & les Peintres formerent une ſeule Communauté en France. L'art de ceux-ci, nous le diſtinguions à peine d'avec le métier des autres; & même ſous Louis XIV, un Garde des

Seaux, un Magiſtrat d'ailleurs inſtruit, s'écria, à la vue de l'Académie de Peinture & de Sculpture qui venoit d'être fondée, & qui ſe préſentoit à lui pour la premiere fois: *Eh quoi! une Académie de Peintres!* Ce fut au milieu de cette eſpece de barbarie, & dans toute la force de ces préjugés, que Louis XIV penſa à faire concourir les Arts à la ſplendeur de ſon regne; il n'eut qu'à les appeller autour de lui, & ils enfanterent des prodiges. Aujourd'hui ce n'étoit point nos idées ſur la conſidération due aux Artiſtes, mais notre goût dans les Arts qu'il falloit changer, & c'étoit encore plus difficile. Les moyens que M. le Comte d'Angeviller a imaginés pour cela ne pouvoient être ni mieux combinés, ni plus ſûrs. Auſſi ſon miniſtere doit faire époque dans l'Hiſtoire de nos Arts; & c'eſt le ſeul juſqu'à préſent que l'on puiſſe citer avec celui de Colbert.

L'Egliſe de *Sainte Genevieve*, celle de la Magdeleine, le Périſtile de Saint Sulpice & les Ecoles de Chirurgie annoncerent, il y a quelques années, la renaiſſance de la bonne Architecture en France; & la mode de bâtir, qui ſe déclara à-peu-près dans le même temps chez nous, ſembla devoir aſſurer cette révolution. La moitié de la Capitale s'eſt renouvellée depuis; des milliers de bâti-

mens ont été conſtruits ; mais on n'en cite pas un ſeul de remarquable ; & nos Architectes auront, comme *Palladio*, ruiné leurs concitoyens, ſans avoir ſu les dédommager, comme lui, par de beaux monumens. Nous épuiſons nos recherches pour les diſtributions intérieures ; & dans tout ce qui tient aux commodités, les combinaiſons les plus heureuſes & un rafinement d'invention ſe font appercevoir par-tout ; mais le premier des mérites en Architecture, celui qui conſiſte dans la majeſté des dehors, & ce *Grandioſo* qui caractériſoit tous les édifices grecs, nous eſt preſque inconnu.

Nous avons tout vu, tout meſuré, tout analyſé en Architecture. Les anciens monumens de la Grece, ceux de Rome & de la France ſont ſous les yeux de nos Artiſtes, & les Ouvrages des *Deſgodets*, des *Cleriſſeau*, des *le Roi*, des *Choiſeul-Gouffier* ne leur laiſſent rien à déſirer à cet égard. A toutes ces reſſources, pluſieurs joignent des diſpoſitions peu communes & même de grandes idées de leur Art ; d'où vient donc qu'ils ne parviennent pas au beau qu'ils connoiſſent ? & quand ils conçoivent quelquefois du grand, d'où vient qu'ils ne l'exécutent jamais ? Depuis plus d'un ſiecle, la Capitale attendoit deux Théatres ; des projets ſans nombre avoient été pré-
ſentés

ſentés au Gouvernement, annoncés à toute l'Europe, & l'on avoit diſcuté avec le plus grand appareil de critique tout ce que regarde la conſtruction de cette eſpece de monumens. Enfin les voilà élevés; que voit-on? Au dehors, rien de grand, rien de décidé; des périſtiles ſans aucune des proportions convenables, des attiques monſtrueux, des combles gothiques; pour tout dire en un mot, des maſſes de bâtiment ſans unité, ſans caractere, & dont rien n'annonce la deſtination, que l'inſcription qu'il a fallu mettre ſur la façade. Si l'on examine actuellement l'intérieur de ces deux Salles, celle des François, malgré ſes loges pratiquées dans l'avant-ſcène, malgré celles qui font *lunette* dans le plafond & quelques autres défauts, l'emporte ſans doute ſur celle des Italiens; la forme allongée de celle-ci, après tout ce qu'on a dit de ſes inconvéniens relativement à la propagation du ſon & de la lumiere, eſt preſque déshonorante pour ſon Architecte. Mais c'eſt le même goût qui a préſidé à la décoration des deux Salles; & ſans cette grande ſurface abſorbante que l'on appelle *Tableau* au plafond des Italiens, ſans ce vaſte rideau ſi peſamment retrouſſé & cette renommée volant ſur l'avant-ſcène (1), exiſteroit-il rien dans le

(1) J'ai oui dire à quelques perſonnes que rien n'eſt

monde de plus bisarre que cette espece de décoration qui, de l'intérieur du Théatre François,

---

mieux imaginé que la couleur marbrée dont on a peint tous les fonds de cette Salle des Italiens. Pour moi, je serois presque tenté de lui préférer le bleu & le blanc des François. Comment ne pas voir que, dans un lieu dont les formes & les matériaux doivent être *acoustiques* au suprême degré; il est ridicule de présenter même l'apparence du marbre. Je trouve également répréhensible l'entablement qui regne dans le pourtour de cette Salle, quelque bien profilé qu'il soit d'ailleurs; premiérement, par rapport aux cahotages qui doivent nécessairement résulter de la quantité de ses moulures, & ensuite à cause de sa trop grande saillie, qui dérobe la vue du Théatre à tous ceux qui sont placés dans la galerie au-dessus, & fait de cette galerie comme une suite de places de souffrance. S'il falloit absolument un quatrieme rang de Loges, pourquoi ne pas se contenter d'une simple corniche architravée, de peu de saillie, ou, ce qui eût été mieux, d'un entablement peint. Mais alors, pour que le plafond ne fût plus en l'air, comme il paroît être, l'on devoit arrondir ses bords en forme de voussure, qui auroit été supposée porter sur l'entablement. L'on gagnoit encore, par le moyen de cette voussure, de répercuter vers la Salle une partie du son qui va actuellement se perdre sans retour dans cette galerie.

Je n'ajouterai plus qu'une chose, d'après laquelle il seroit malheureux pour l'Architecte des Italiens qu'on allât juger de la fécondité de son imagination : je veux parler de son vestibule, dont l'étonnante nudité n'est comparable à rien que l'on connoisse. Quoi de plus sec que ces ouvertures cintrées, flanquées chacune de deux colonnes engagées, & dont les archivoltes rasant presque le plafond, laissent à

à fait une ſorte de manoir cabaliſtique, où l'œil n'apperçoit que les ſignes du Zodiaque, & cherche par quel enchantement d'énormes poiſſons volent dans les airs & ſoutiennent le plus peſant des entablemens.

La promptitude étonnante avec laquelle on a élevé la nouvelle Salle de l'Opéra, ſa conſtruction intérieure en général, beaucoup moins vicieuſe que celle des François & des Italiens, enfin ſon exiſtence qui ne doit être que momentanée, ſemblent devoir interdire à ſon égard une critique trop ſévere. Cependant, comme il eſt eſſentiel qu'aucun des défauts de ſa façade ne paſſe à celle de la Salle que l'on ſe propoſe de conſtruire, l'Architecte me permettra d'obſerver qu'on n'exécute pas une façade d'Opéra en pierres de refend, comme on fait un bâtiment ruſtique; que des *buſtes* plaqués contre des murs furent toujours proſcrits en bonne architecture, & enfin que rien n'eſt plus ridicule que ces *Télamones*, qui, ornés de guirlandes de fleurs & de fluttes à ſept tuyaux, tandis qu'ils gémiſſent ſous le poids d'énormes conſoles, rappellent l'idée du travail

---

peine de la place à une eſpèce de corniche, au-deſſous de laquelle on a attaché, par une bizarrerie ſans exemple, des gouttes de trigliphes.

& de la ſervitude à l'entrée du Temple des plaiſirs.

L'incroyable facilité avec laquelle on a abandonné à quelques particuliers la conſtruction de nos bâtimens publics, prouve à quel point on a méconnu juſqu'à préſent en France ce but politique des Arts, & ſur-tout de l'Architecture, d'après lequel on ne doit préſenter au Peuple que des monumens propres à faire ſur lui des impreſſions tout à la fois grandes & utiles (1), & qui inſpirent en même temps aux Etrangers l'idée la plus étendue de la puiſſance & de la majeſté de la Nation qui les éleva. Louis XIV, qui donnoit des fêtes pour attirer ces Etrangers en France, que n'embelliſſoit-il plutôt ſa Capitale? Que ne faiſoit-il de *Paris* comme une ſorte de ſpectacle à demeure qui auroit étonné l'Europe dans tous les temps, & immortaliſé la magnificence de ſon regne? De tous les édifices qu'on lui doit, le Louvre eſt le ſeul qui porte un caractere de grandeur; mais je ſuis fâché que

(1) Il y a quelques années que le Roi d'Eſpagne fit défendre d'élever, dans toute l'étendue de ſes Etats, aucun édifice public dont ſon Académie des Arts n'eût approuvé le plan. Voilà, ſi je ne me trompe, la ſeule choſe de la part des Gouvernemens Modernes, qui feroit ſoupçonner qu'ils ont entrevu ce but politique des Arts.

la ſuperſtitieuſe admiration du public s'obſtine depuis plus d'un ſiecle à n'y voir que des beautés. Nos Architectes connoiſſent tous les défauts de ce monument célebre; ils prouvent même aujourd'hui qu'ils ſavent les éviter; pourquoi ne les publieroient-ils pas pour l'inſtruction de la Nation & l'utilité de l'Art? Les fautes de Perrault ne ſeroient plus conſacrées avec les beautés de ſa façade, & l'on ſeroit d'autant plus digne d'admirer celles-ci. L'on verroit alors la difformité de ſon ſoubaſſement, la conſtruction vicieuſe de ſon portail qui empiéte ſur ſon premier étage, & interrompt la communication des deux périſtiles; l'inutilité frappante de ſon grand fronton qui, ſuppoſant un toît, eſt incompatible avec une baluſtrade qui annonce néceſſairement un édifice couvert en terraſſe. L'on ſauroit enfin que ſes colonnes accouplées ne ſont rien moins qu'une invention ſublime, & qu'il eſt étonnant que des gens de l'Art aient prétendu que cela ſeul nous mettoit en architecture à côté des Anciens. Lorſque *Philippe Brunelleſchi* éleva ſa coupole de Florence; lorſque *le Bramante*, à qui l'on demandoit le plan de S. Pierre, dit: Je mettrai le Panthéon ſur le Temple de la paix; ces deux grands Architectes purent ſe vanter d'avoir preſque égalé les Anciens. Rien n'eſt plus ſublime en effet que la conſtruction de nos dômes ſou-

tenus ſur des pendentifs ; & quoique l'on diſe & que l'on prouve qu'ils ne ſont en Architecture que de ſuperbes *porte-à-faux*, il eſt bien permis aux Modernes de s'énorgueillir de cette découverte. L'accouplement des colonnes au contraire ſera toujours une preuve de l'abus & de l'impuiſſance de l'Art entre nos mains. L'on croyoit du temps de Perrault, que des colonnes iſolées ne ſuffiſoient point pour ſoutenir des grandes plate-bandes ; & au lieu de diſcuter cette opinion, au lieu de réfléchir ſur ce qu'elle peut avoir de vrai & de faux, il ſe preſſa de placer ſes colonnes deux à deux. De cette prétendue beauté réſulterent des fautes ſans nombre. Ce n'eſt point tout d'avoir diminué la ſolidité de cette colonnade, en raiſon de l'eſpacement inégal de ſes points d'appui ; cette même cauſe lui fit perdre auſſi de ſa majeſté & de ſon étendue, en faiſant paroître moindre le nombre de ſes colonnes, & même en détruiſant en apparence leurs véritables proportions par une illuſion optique irremédiable dans ce ſyſtême d'entre-colonnement (1).

(1) Les Anciens avoient obſervé que les grands entre-colonnemens affoibliſſent à l'œil la groſſeur des colonnes, & que le contraire arrive quand ils ſont trop étroits. D'après cela, les entrecolonnemens, toujours égaux chez eux, (excepté quelquefois celui du milieu, qui étoit un peu plus grand) avoient une meſure à peu près invariable &

Les Anciens faiſoient tout concourir à l'embelliſſement de leurs Villes. Amphitéatres, thermes, cirques, naumachies, péciles & xiſtes ou promenades couvertes encore plus néceſſaires dans nos climats que dans les leurs ; tout cela entroit dans le plan immenſe de décoration qu'ils avoient conçu, & qui comprenoit juſqu'aux tombeaux que leur religion & leur politique rejettoient hors des murs de leurs Villes, & dont les maſſes ſuperbes s'élevoient majeſtueuſement dans les Campagnes voiſines. L'exemple de tant de magnificence nous a été inutile. Nous n'avons pas même ſu imiter leurs arcs de triomphe ; & de trois ou quatre qui furent faits ſous l'avant dernier regne,

---

un rapport conſtant au module de leurs colonnes. M. Perrault, qui traduiſit Vitruve, comment ne réfléchit-il pas ſur cette importante obſervation ? comment ne vit-il pas qu'en eſpaçant ſes colonnes inégalement, elles paroîtroient à l'œil qui les conſidéreroit attentivement, moins groſſes du côté des grands entrecolonnemens que du côté des petits.

Perrault entrevit le beau, mais il n'y atteignit pas tout-à-fait. En iſolant ſes colonnes, en les rendant plus coloſſales, c'eſt-à-dire, en donnant à ſon périſtile toute la hauteur du bâtiment, & l'établiſſant ſur un perron élevé de pluſieurs marches, qui auroit tenu lieu de ſoubaſſement, il ne manquoit plus rien à la façade du Louvre que de ſupprimer le fronton, & de lui donner un autre portail.

il n'en eſt qu'un qui mérite d'être cité & d'être vu (1). Il eſt étonnant que depuis un ſiecle, on n'ait pas ſongé à multiplier ces portes triomphales, & fait diſparoître ces affreuſes barrieres que dédaigneroit le plus petit Bourg d'Italie. Lorſqu'à la vue d'une chétive grille ou d'une ſimple paliſſade roulant peſamment ſur ſes gonds à travers des tas de fumier, on dit à un Etranger : vous voilà dans la Capitale de la France ; lorſque l'Italien qui vient de ſortir de Rome par la porte du peuple, l'Eſpagnol qui a vu les ſuperbes

(1) C'eſt la porte Saint-Denis : la maſſe en eſt fière, véritablement impoſante, & c'eſt peut-être ce qui a été fait de plus original en Architecture ſous Louis XIV. Cependant il ne faut pas aſſurer, comme on a fait plus d'une fois, que les Anciens n'ont rien fait de plus beau dans ce genre. Leurs arcs de triomphe, il faut en convenir, ne ſont pas la preuve la plus brillante de leur génie; je ne ſais quoi d'un peu peſant dans l'enſemble, leurs trois ouvertures cintrées & inégales, leurs petites colonnes ſur de hauts piedeſtaux & ſans autre deſtination que de ſoutenir la ſaillie de l'entablement, tout cela n'indique pas une grande pureté de ſtyle. Malgré tant de défauts, lorſqu'on conſidère les détails de Sculpture dans quelques-uns, lorſqu'on ſe figure ſur ces attiques qu'on appelle aujourd'hui inſignifians, parce qu'ils ne portent plus rien, des quadriges & de groupes de ſtatues de bronze, l'on ne peut s'empêcher de croire qu'ils ne produiſiſſent au moins autant d'effet que la porte Saint-Denis.

entrées de Madrid par les portes d'*Alcala* & d'Atocha (1), traverſent le Fauxbourg Saint-Marceau, ou ce ſentier déſert que nous nommons *rue d'Enfer :* que penſeront-ils de cette Nation puiſſante & éclairée qui prétend tenir le ſceptre des Arts en Europe ? Au lieu de ces fêtes tumultueuſes incommodes au Souverain & odieuſes au Peuple qui les paye & en eſt banni, il faudroit célébrer les grands événemens de chaque regne par un de ces arcs ou par quelqu'une de ces grandes réparations dont mille ſuffiront à peine pour rendre Paris digne du Peuple & des Princes qui l'habitent.

Pluſieurs quartiers de Paris ſont encore dans cet état de confuſion & de bouleverſement où les mirent l'ignorance & la ruſticité de nos peres. De vaſtes amas de maiſons preſſées, entaſſées les unes ſur les autres, des rues étroites & tortueuſes,

(1) Rien n'eſt plus impoſant que l'entrée de Madrid par ces deux portes. On n'a devant ſoi que des rues étonnantes pour leur largeur ; &, du même coup d'œil, on voit la Maiſon Royale du *Retiro*, le Jardin Royal des plantes, & le Prado, promenade ſuperbe que Madrid doit à M. le Comte d'Aranda, ainſi que ſa police actuelle, ſon illumination, la propreté de ſes rues, qu'on ne peut comparer à celle d'aucune autre Ville en Europe, & l'Arc de Triomphe qui termine la belle rue d'Alçala.

où à l'infection de l'air ſe joint continuellement le danger des voitures ; tel eſt le ſpectacle que préſente la moitié de cette immenſe Capitale. Pourquoi ne pas combiner & arrêter un plan, d'après lequel on feroit diſparoître ſucceſſivement les traces de cette eſpece de barbarie ? Il ne s'agit point d'aligner toutes les rues, de les faire couper toutes à angles droits, de tout rapporter à une figure unique. A Turin, à Rochefort, à Nanci & dans une grande partie de Londres, l'ennui de cette extrême régularité vous ſuit par-tout ; l'on a tout vu, l'on a tout parcouru, & l'on croit à peine avoir changé de place. La magnificence d'une grande Ville, c'eſt la variété de ſes points de vue, la multiplicité de ſes monumens, les formes différentes de ſes places, de ſes carrefours. Il faut qu'à chaque pas, un ſpectacle nouveau, un coup d'œil inattendu ſe préſentent ; chaque quartier doit offrir quelque choſe de neuf, de ſaiſiſſant ; & de toutes ces beautés de détail, réſultera la ſomptuoſité de l'enſemble. Quelle eſt la Ville en Europe plus ſuſceptible que Paris de ce beau déſordre & de ces oppoſitions pittoreſques ? L'inégalité de ſon ſol, la Seine qui la coupe au milieu & ſe diviſe en pluſieurs canaux ; ſes îles, ſes ponts, ſes quais : tout cela feroit pour un Artiſte de génie une ſource féconde de com-

binaiſons heureuſes, & des contraſtes les plus frappans.

En indiquant ici les différens genres de monumens qui manquent à notre Capitale, & ſur leſquels il ſeroit eſſentiel d'exercer les talens de nos Architectes, je ne dois pas oublier de parler des fontaines. Juſqu'à préſent nous avons donné ce nom à des pavillons quarrés ou octogones, dont la maſſe lourde embarraſſe bien plus qu'elle ne décore quelques-unes de nos places, & à deux ou trois édifices percés de fenêtres, que les belles ſculptures de *Jean Goujon* & de *Bouchardon* ne doivent pas nous empêcher de proſcrire. Subſtituons-leur ces grandes compoſitions dont l'Italie offre tant de modeles, & tâchons même de les ſurpaſſer. En multipliant les pompes à feu, des fleuves d'eau couleront dans nos rues; tantôt nous la verrons s'élancer de deſſous une colonne triomphale, tantôt de deſſous un obéliſque, & plus ſouvent des piedeſtaux des ſtatues de nos Rois & de nos grands Hommes. Ainſi, en donnant à la Nation des monumens de premiere néceſſité, nous honorerons nos Souverains, la vertu, les talens; & jamais les Arts n'auront reçu d'auſſi ſublime encouragement en France.

Je ne pouſſerai pas plus loin ces obſervations

ſur l'état de nos Arts & ſur les moyens qu'il nous reſte encore pour encourager & perfectionner les talens de nos Artiſtes. Mais avant de finir, qu'il me ſoit permis de faire une réflexion que la vue de nos Sallons auroit dû faire naître depuis bien des années. Parmi les différentes productions des Arts qui les compoſent, on ne voit jamais des pierres gravées. Cette eſpece de gravure n'eſt preſque point connue chez nous ; & le très-petit nombre d'Artiſtes que la France a eus dans ce genre, n'a rien produit de véritablement digne des grands modèles qu'il avoit ſous les yeux dans les ſuperbes collections du Roi & de M. le Duc d'Orléans. M. Mariete, qui a approfondi l'hiſtoire de la gravure en pierres fines, ſemble penſer que ces Artiſtes n'ont été médiocres, que parce que nous ne les avons pas aſſez employés. Il eſt difficile d'apprécier juſqu'à quel point il peut avoir raiſon, & ce que la grande pratique de la gravure auroit produit ſur les François, puiſque les Romains, auxquels il falloit des bagues de toutes les ſaiſons, & dont les femmes bordoient leurs robes & leurs ſouliers avec des camées, furent toujours loin de la perfection des Grecs. Quoi qu'il en ſoit, il eſt ſurprenant qu'une Nation comme la nôtre, à qui, avec l'ambition de tous les genres de gloire, la Nature n'a preſque rien

refufé pour y parvenir, ne fe foit pas encore diftinguée dans la gravure en pierres fines. Outre que cet Art procureroit au beau fexe un ornement bien préférable aux perles & aux diamans qui brillent, & ne difent rien aux yeux, ce n'eft que par lui que nous pouvons efpérer de conferver à la derniere poftérité les Ouvrages de nos Artiftes célèbres (1). On n'a plus à craindre ces bouleverfemens horribles qui enfeveliffoient autrefois des Cités entieres fous les ruines de leurs monumens. Nos mœurs, nos fyftêmes politiques ne nous garantiront pas toujours peut-être des grandes

---

(1) Les compofitions des Peintres Modernes font infiniment trop vaftes pour qu'on puiffe les faire paffer fur les pierres; mais nous avons un moyen, & c'eft encore aux Anciens que nous le devons, de conferver éternellement les plus grands Tableaux : c'eft la mofaïque. Cet Art, jufqu'à préfent, n'a été connu qu'en Italie; il feroit digne de la magnificence de nos Rois de le faire paffer en France, & d'exercer d'abord nos Artiftes dans ce genre, à copier, à Rome, les frefques de *Raphaël* & des Grands Maîtres de l'Ecole d'Italie. Ces frefques fe dégradant tous les jours, la France feroit peut-être, dans la fuite, le feul Pays où l'on pourroit venir admirer ces tréfors de l'Art. L'on vanta beaucoup, dans le dernier fiécle, l'établiffement de la manufacture des Gobelins; je crois que celui-ci eft d'une bien plus grande importance & bien plus propre à immortalifer l'amour de nos Souverains pour les Arts.

révolutions ; il pourra y avoir encore des Conquérans ; mais jamais plus il n'y aura des Barbares. Cela ſuffira-t-il pour conſerver nos marbres & nos bronzes ? Il eſt prouvé que notre climat eſt infiniment moins propre à leur conſervation que celui de la Grece & de l'Italie. Ce que n'ont pu faire deux milliers d'années & les ravages du Véſuve à *Herculanum*, à *Stabbia*, à *Pompeïa*, un air rongeur peut le faire chez nous en cinq ou ſix ſiecles, & alors le nom de nos Peintres & de nos Sculpteurs ne ſe lira plus que dans les livres. Les Anciens ont éterniſé par la gravure, les productions de leurs Statuaires. Le *Laocoon*, la *Vénus de Médicis* pouvoient ne pas exiſter ; il en reſte dans les pierres, mille copies dignes des originaux ; & c'eſt ainſi que le génie de l'Artiſte, qui fit l'enlevement du *Palladium* par *Diomede*, a ſurvécu à ſon Ouvrage. Chez nos Neveux, on dira : Le *Puget* fit rugir le marbre ; ſon Milon de Crotone effrayoit par ſa vérité ; mais rien ne l'atteſtera à leurs yeux. Les productions de nos Artiſtes, les images de nos Héros, celles de nos grands Ecrivains, tout cela ſera perdu pour eux ; & l'on doutera peut être de ce mêlange de douceur & de majeſté, qui caractériſe le viſage comme l'âme de nos *Bourbons*. Ces traits où ſe peignent ſi bien la bonté de celui qui nous gouverne, les graces

& la beauté de la Princeſſe, qui fait également ſon bonheur & celui de ſes Sujets : qui ſait ſi des Peuples moins heureux que nous ne les chercheront pas un jour comme un adouciſſement à leurs maux ? mais ils les chercheront vainement. Et que trouveront-ils à leur place ? l'image peut-être de quelque Tyran de Rome, & de quelque Danſeuſe d'Athènes.

FIN.